

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 54 (1946)

Heft: 8

Vereinsnachrichten: Aux Croix-rouges cantonales et locales

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

médecine. Ce jeune clinicien de trente-deux ans dut être bien étonné en constatant qu'il n'avait affaire qu'à huit étudiants au grand maximum. Ce qui démontre dans quelles conditions Liebermeister devait assurer son enseignement, c'est qu'en 1867, il demanda au gouvernement l'autorisation d'acheter un microscope «sans lequel, disait-il, aucun enseignement clinique n'est possible». Par la suite, il réclama de plus un sphygmographe de Marey, un spiromètre et un appareil à titration, ainsi qu'une salle de la clinique médicale comme auditoire et un local destiné à servir de laboratoire.

Dans les années 1869 et 1870, le nombre des étudiants monta à quinze ou vingt, mais comme la majeure partie d'entre eux étaient sur les théâtres de la guerre, ou mobilisés dans les lazarets, les cours se réduisirent à fort peu de chose.

Le 22 septembre 1871, Liebermeister ayant été rappelé à Tubingue, fut remplacé par Hermann Immermann, d'Erlangen, alors âgé de trente-trois ans. Comme le nombre des étudiants oscillait entre quarante et soixante, Immermann réclama un plus vaste auditoire, un service de polyclinique et un laboratoire. Cinq fois par semaine il faisait sa clinique de 9 à 9 h. 30. Dans le semestre d'hiver, il complétait son enseignement par un cours de clinique propédeutique. Il disposait de deux assistants et de deux aides-assistants. Aux premiers étaient confiés les cours de percussion, d'auscultation et de laryngoscopie.

Immermann, tout comme Jung, se démena pour mettre son service à la hauteur des besoins du moment. Grâce à son insistance auprès des pouvoirs publics, il obtint en 1872 un plus vaste auditoire; en 1874, une polyclinique dans l'hôpital même, où les étudiants avancés pouvaient donner des consultations gratuites aux indigents; en 1877 à 1878 l'agrandissement de l'auditoire; en 1880 un institut pathologique; en 1886, l'extension du laboratoire de clinique, ce qui permit d'y installer un service de bactériologie. Du fait de ces améliorations et d'autres encore sur lesquelles il serait trop long d'insister, le nombre des étudiants s'accrut dans d'heureuses proportions: de 19 qu'il était au semestre d'été 1871, il passa à 30—40 dans les années 1883—1885 pour atteindre le chiffre de 60 en 1898.

Immermann étant décédé en juin 1899, Frédéric Muller, de Marbourg, âgé de quarante et un ans, fut appelé à le remplacer. Son passage à la Faculté de Bâle fut de courte durée, car en août 1902, il était installé dans la chaire de la deuxième clinique médicale de Munich.

C'est à Guillaume His qu'échut l'honneur de succéder à Muller. Il avait 39 ans et était le fils de l'anatomiste du même nom. Il sut s'entourer de nombreux collaborateurs représentés par trois médecins-assistants, deux volontaires et plus de dix médecins, dont la moitié étaient des étrangers, chargés des recherches de laboratoire. Celles-ci exigeaient de nombreux appareils nouveaux: microscopes, oscillogrammes, appareils pour la détermination de la viscosité du sang, appareils pour l'étude de la calorimétrie, sans parler de tout ce qui manquait encore au laboratoire de bactériologie, dont une bonne part fut payée par His lui-même. Il en résulta un dépassement des crédits, autrement dit un déficit que son successeur Gerhardt eut de la peine à combler.

Ensuite du départ de His pour Göttingue en septembre 1906, ce fut Fritz Voigt, d'Erlangen, qui fut nommé à sa place. Agé de quarante-trois ans, la première mesure de Voigt fut de détacher la clinique dermatologique de la clinique médicale pour en faire un service autonome que Bloch fut appelé à diriger. Le nouveau professeur de clinique médicale avait prévenu les autorités bâloises qu'il ne pouvait s'engager que pour un an du fait qu'il avait accepté d'avance une place de professeur ordinaire à la Faculté de Giessen. Son départ fut cependant avancé, de sorte que sa chaire devint vacante en mai 1907 déjà.

Le choix de l'Université se porta alors sur Dietrich Gerhardt, de Jéna, du même âge que son prédécesseur. Quarante à près de soixante étudiants remplissaient son auditoire, tandis que le service des malades était assuré par deux chefs de clinique et cinq assistants. Lorsqu'il fit part à la Faculté qu'il avait accepté un appel à Wurzburg, ses collègues et ses étudiants surent lui exprimer le chagrin que leur causait son départ, car il avait toujours su se montrer aussi modeste que bienveillant.

Rodolphe Stachelin, né à Bâle en 1875, fut mis à la tête du service de médecine en octobre 1911. Privatdocent à Göttingue en 1907, puis professeur extraordinaire à Berlin, notre jeune concitoyen — il n'avait que trente-six ans — avait acquis de vastes connaissances qui embrassaient tout le champ de la médecine interne, aussi pendant les trente-six années de son professorat, contribua-t-il à illustrer dignement la Faculté de Bâle.

Comme ses devanciers, en prenant possession de son service, il se trouva devant la nécessité de s'adresser au gouvernement pour qu'il veuille bien moderniser et compléter les installations de la clinique confiée à ses soins, laquelle comptait 300 lits et pas moins de 132 étudiants.

Il est fâcheux de penser que Stachelin, qui succomba à des troubles cardiaques en mars 1943, n'ait pas eu la joie de pouvoir travailler dans ce magnifique Hôpital des bourgeois, que deux ans plus tard on allait inaugurer.

(Revue Veska.)

Aux Croix-rouges cantonales et locales

On nous écrit: La misère des petits enfants des pays ravagés par la guerre est extrême et le moment nous semble venu d'employer presque toutes nos réserves financières pour l'atténuer. Le dernier appel de la Croix-Rouge suisse réclamant des layettes, des habillements et des souliers pour ces petits malheureux est poignant et nous sommes sûrs que la Croix-Rouge suisse, qui a lancé cet appel, n'en voudra à aucune section d'avoir disposé d'une grande partie des fonds pour venir aider l'enfance, malheureusement, au moment le plus pathétique de l'après-guerre, presque plus cruelle pour elle que la guerre elle-même.

Eine Hilfsaktion für kriegsinvaliden Zivilpersonen

K. S. Welch ein innerer Widerspruch liegt im Ausdruck «Kriegsinvaliden Zivilpersonen», und doch gibt es das, auch als Resultat des totalen Krieges. Der totale Krieg hat den Zivilisten zum Kämpfer, zum Soldaten an der Heimatfront gestempelt, wiewohl sein Einsatz hauptsächlich im Erleiden und Erdulden liegt.

Es gibt zwar Unterschiede zwischen Soldaten und Zivilpersonen, auch im heutigen Krieg. In vieler Hinsicht gestalten sie jedoch die moralische Belastung der dem totalen Bomberkrieg ausgesetzten Zivilpersonen noch fast schärfer als diejenige der Frontsoldaten. Der Frontsoldat ist schliesslich auf sein hartes Metier, auf das Bestehen der Schlacht in monate- oder gar jahrelanger äusserer und innerer Schulung vorbereitet worden. Der Lärm des Gefechts, das Kriechen der Granaten und Pfeifen der Geschosse sind für ihn keine Neuheit, er hat in kombinierten Scharschies- und Gefechtsübungen Gelegenheit gehabt, sich wenigstens teilweise daran zu gewöhnen und somit eine Vorstellung vom Wüten des modernen Krieges erhalten. Seine Ausbildung befähigt den Frontsoldaten, gegen die Gefahren sich auch technisch richtig zu verhalten, in Deckung zu gehen und die ihm gebotenen Möglichkeiten auszunützen. Das gibt ihm eine gewisse Sicherheit. Diese wird erhöht durch seine Eigenschaft als Glied einer straff geführten und den Bedürfnissen des Krieges angepassten Organisation. Er weiss, dass er nicht allein kämpft, dass seine Kameraden um ihn sind und dass die nötigen technischen Dienste sich seiner annehmen werden, so ihm etwas zustossen sollte. Er weiss, dass die Armee über eine wohl ausgebaute Sanität verfügt.

Ganz anders die Lage des Zivilisten. Die meisten dieser beruhigenden Tatsachen existieren für ihn nicht. Er hat keine Ahnung von den Wirkungen der modernen Waffen und tritt völlig unvorbereitet in den Krieg. Niemand hat ihn instruiert, wie er sich zu verhalten hat. Die Schulung zur Härte geht ihm ab, er ist ganz auf seinen Charakter angewiesen, wie er sich selbst mehr oder weniger gefestigt hat. Wohl existieren Zivilspitäler und Samariterdetachements und Luftschutzorganisationen. Bei all ihrer Tüchtigkeit, die sie haben mögen, sind diese Organisationen weit entfernt von der Präzision und der persönlichen und materiellen Hilfsmitteln, wie sie die Militärsanität aufweist. Der Zivilist steht auch nicht im Banne einer Führung, er ist auf sich selbst allein angewiesen und fällt oft einer blinden Panik zum Opfer.

Wir stellen auch oft fest, dass die Fürsorge für die kriegsgeschädigten Angehörigen der Armeen diejenige für die Zivilisten an Wirksamkeit erheblich übertrifft. Der Soldat geniesst den Schutz der Militärversicherung oder er bekommt sonst irgendwie von Staates wegen eine Rente oder gar eine Staatsstelle. Für den Zivilisten dagegen ist die Fürsorge gerade im Ausland vielfach völlig ungenügend oder existiert gar nicht. Er ist sich selber, dem Bettel und der Verelendung überlassen. Manchmal könnte er sich vielleicht selber helfen, die Arbeitsfähigkeit wieder erlangen, sofern ihm die nötigen Mittel zur völligen Heilung und zur Beschaffung der nötigen Prothesen zur Verfügung stünden. Für den Soldaten ist in dieser Hinsicht bestimmt viel besser gesorgt.

So muss sich denn unsere Nächstenhilfe auch auf die kriegsgeschädigten Zivilpersonen erstrecken, auf diese unglücklichsten und unschuldigsten Opfer des Krieges. Unter diesen aber gehört wiederum in erster Linie die Hilfe der Jugend. Es ist wohl das tragischste, wenn wir Jugendliche sehen, die infolge von Kriegshandlungen bereits verstümmelt oder erblindet sind. Sie, deren ganze Hoffnung in der Zukunft lag, haben mit der körperlichen Integrität auch die Zukunft verloren.

So musste der Beschluss der Schweizer Spende, dem Schweiz. Roten Kreuz eine Million Franken für eine Hilfsaktion zugunsten kriegsverletzter Zivilpersonen ausserordentlich sympathisch bereithalten. Es ist auf diese Weise einer dringenden Forderung der Humanität im Rahmen des bisher Möglichen genügt worden.